

LE SUPPORTEUR

Une fois par semaine, le supporteur fuit sa maison et se rend au stade.

Les drapeaux ondoient ; les crécelles, les pétards, les tambours retentissent. Il pleut de serpentins et des confettis : la ville disparaît ; on oublie la routine ; la seule chose qui existe, c'est le temple. En cet espace sacré, la seule religion qui ne connaît pas d'athées exhibe ses divinités. Même si le supporteur peut assister au miracle plus confortablement à travers l'écran de sa télé, il préfère se rendre en pèlerinage vers ce lieu où il pourra voir ses anges, en chair et en os, se battre en duel contre les démons du moment. Ici, le supporteur agite son mouchoir, déglutit, gloups !, avale du venin, ronge sa casquette, murmure des prières et des malédictions et, soudain, se casse la voix par une ovation et se met à sauter sur place en enlaçant un inconnu qui hurle « buuuuut » à ses côtés. Tant que dure cette messe païenne, le supporteur est multiple. Avec des milliers de dévots, il partage la certitude d'être les meilleurs, que tous les arbitres sont des vendus / pourris / que tous les rivaux sont des tricheurs.

Le supporteur dit rarement : « Aujourd'hui, c'est mon club qui joue. » Il dit plutôt : « Aujourd'hui, c'est nous qui jouons. » Ce *joueur numéro douze* le sait bien : c'est à lui de souffler les vents de la ferveur qui pousseront le ballon quand il s'endort. Tout comme les onze autres joueurs savent que jouer sans cette foule, c'est comme de danser sans musique.

Lorsque le match s'achève, le supporteur n'a pas bougé des tribunes, il fête sa victoire - *t'as vu les buts qu'on leur a mis, on les a mis minables !* - ou pleure sa défaite - *on s'est encore fait avoir, pourri d'arbitre*. Le soleil décline et le supporteur s'en va. Les ombres envahissent le stade au fur et mesure qu'il se vide. Les gradins en béton sont brûlants / chauffés à blanc /, quelques flammèches éphémères se consomment par-ci, par-là, tandis que les lumières et les voix s'éteignent. Le stade reste tout seul et le supporteur, lui aussi, retourne à sa solitude. Il est un nous qui redevient un moi. Alors, le supporteur s'éloigne, se disperse, se perd et le dimanche se teinte de la mélancolie d'un mercredi des Cendres, à la mort du carnaval.

THEME SUIVI

DIEGO MARADONA, EL DIOS DEL FUTBOL, HA MUERTO

El que fuera campeón del mundo de fútbol por el equipo de Argentina en 1986, jugador del Barcelona y del Nápoles, el antiguo número 10, tan odiado como adulado, protegido durante un tiempo por la mafia y cocainómano empedernido, murió el pasado miércoles a los sesenta años de edad.

La muerte de un campeón siempre es un acontecimiento triste. La del "pibe de oro" como lo sigue llamando Argentina, despertará profundos antagonismos entre los aficionados del balón redondo. Pocos deportistas han alimentado con tanto ahínco los dos focos contrarios de la afición, o sea / es decir / la adulación y el odio. El autor de la "mano de Dios", el protegido de la mafia napolitana, el amigo de Fidel Castro y de Hugo Chávez, el cocainómano empedernido, no fue un santo ni un dechado de virtudes, qué va / ni mucho menos. Sin embargo, será para siempre uno de los mayores jugadores de la historia del fútbol. Un genio del balón de insolente inspiración.